

RECENSIES – REVIEWS – COMPTES RENDUS

Dieu n'est pas un paysan

Mamadou Cissokho

Présence Africaine Editions et GRAD
Paris, 2009

Mamadou Cissokho a choisi, en 1974, de laisser sa craie de jeune instituteur pour devenir paysan au sein d'une exploitation familiale qu'il a créée à Bamba Thialène (à 400 km de Dakar) au Sénégal. Dans ce village, des paysans l'accueillent et lui font confiance. Depuis lors, il est la cheville ouvrière du mouvement paysan en Afrique de l'Ouest. En mai 2008, ses pairs d'Afrique du Sud, de l'Est et du Centre lui ont confié le soin de créer la fondation de la Plateforme panafricaine des paysans et des producteurs d'Afrique. Ce livre raconte d'une façon personnelle et captivante l'histoire de cette construction : 'Nous souhaitons, à travers ces lignes, conclut Mamadou Cissokho, rappeler que Dieu, commun à nous tous, n'est pas paysan et que l'Homme est le remède de l'Homme, ceci par la grâce de Dieu'. Depuis plus de trente ans, il agit pour que les paysans – si souvent encore analphabètes et méprisés de ce seul fait – s'unissent et comptent sur leurs propres forces.

Comment un ancien instituteur a-t-il pu créer une organisation paysanne au Sénégal, la fédérer avec d'autres, surmonter la balkanisation de l'Afrique de l'Ouest (induite par la colonisation, et maintenue après) pour mettre en réseau un mouvement paysan reconnu comme partenaire et interlocuteur privilégié par les politiques et les politiciens de son pays et au niveau international ?

Mamadou Cissokho le raconte dans son livre. Il a surmonté ce défi sans tomber dans les multiples pièges du pouvoir. Il a fallu pour cela créer la confiance auprès de ces collègues-paysans, mais aussi dans le fief des politiciens, et surmonter nombre de pesanteurs, faire revivre une réelle solidarité dans une agriculture paysanne individualisée, si habituée à être soumise et manipulée, voire même 'assistée' comme on dit au Sénégal. C'est ce défi qu'il expose dans *Dieu n'est pas un paysan*, en traçant d'une plume alerte et intelligente l'élaboration d'un parcours militant. Soucieux de son pays et de l'autonomie de décision paysanne, Mamadou Cissokho a aussi compris l'importance des nouvelles revendications comme celle de la souveraineté alimentaire dans un monde globalisant.

'Riche de ressources et riche de nos familles', écrit Mamadou Cissokho, 'l'Afrique de l'Ouest est désormais riche de la vitalité croissante des organisations paysannes. Unissant les éleveurs, les pê-

cheurs, les agriculteurs, les plateformes nationales se sont mises en place depuis la fin des années 1990. Au-delà des frontières héritées de la colonisation, nous prenons conscience de notre appartenance à une communauté, la Communauté des États de l'Afrique de l'Ouest. Et celle-ci est, chaque jour, plus animée par des groupes d'acteurs de la société civile. Parmi ceux-ci on compte, le Réseau des organisations paysannes et de producteurs que nous, paysans de dix pays (Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Guinée, Guinée-Bissau, Guinée Conakry, Mali, Niger, Sénégal et Togo) avons fondé en 2000 à Cotonou puis étendu au Ghana et à la Sierra Leone'.

On parle aujourd'hui beaucoup des Organisations Paysannes (OP) structurées au niveau national et dans les réseaux couvrant plusieurs pays. Mais, ce ne sont pas des initiatives tombées du ciel. Elles ont leur histoire. Ce livre la raconte.

De 1959, date des Indépendances des territoires de l'Afrique occidentale française, à aujourd'hui, des milliers de familles paysannes de douze Etats ont construit 'leur' mouvement, le Réseau des Organisations Paysannes et des Producteurs d'Afrique de l'Ouest (ROPPA).

Le ROPPA essaie de répondre à la grande question qui est de savoir : 'Qui va nourrir l'Afrique et plus spécifiquement l'Afrique de l'Ouest ?' A cette question qui reste toujours d'actualité, Mamadou Cissokho essaie de répondre dans son livre Dieu n'est pas un paysan en prônant tout simplement: 'Nos exploitations familiales'. En le faisant/disant, M. Cissokho suit la logique et illustre même assez bien le bien-fondé d'un récent document, le rapport IAASTD (International Assessment of Agricultural Knowledge, Science and Technology for Development) qui, à la demande de la Banque Mondiale, a essayé de voir quels sont les thèmes sur lesquels devraient travailler la recherche (– développement) agricole internationale. Il s'insère aussi dans la logique et la dialectique de Schumacher qui avait écrit en son temps *Small is beautiful*. Ou encore celle de Susan George qui, en partant d'une logique de gauche, a toujours défendu la petite entreprise familiale.

Dans une interview récente, Cissokho indique que son idéal n'est pas du tout de revenir au clan, au leadership des anciens, à des jeunes qui n'ont pas le droit de s'exprimer. Au contraire, son idée est de promouvoir les libertés fondamentales, tout en respectant les libertés et les acquis communautaires et la solidarité. Dans sa philosophie, chaque être humain a besoin d'être 'lui-même', mais aussi de s'inscrire dans un 'nous' pour pouvoir exister. Et ce 'nous', c'est l'exploitation agricole familiale, 'qui est non seulement une entreprise agro-sylvo-pastorale ou de pêcheurs, mais aussi un lieu de solidarité, d'entraide, d'éducation et de formation'. On y travaille ensemble, et/mais les ressources et les biens individuels sont aussi bien reconnus. On dit que le troupeau est celui de la famille, mais tout le monde dans cette famille sait quels sont les animaux qui appartiennent à qui. Ainsi, les familles sont attachées au communautaire qui reconnaît aussi les individus et leurs biens. C'est dans ce contexte que les paysans peuvent et doivent même prendre l'initiative de développer leur système de production, de l'intégrer dans la grande agriculture mondiale. En d'autres termes: l'agriculture globale sera petite, ou elle ne le sera pas...

La première partie du livre décrit 'ce qui ne va pas' dans ces exploitations qui souffrent de beaucoup d'insuffisances, les empêchant de produire mieux et/ou d'avoir des revenus garantis. Il ne s'agit pas de demander à un jeune d'aimer seulement sa famille et de s'asseoir à ne rien faire parce qu'il n'y a rien à faire ! Non, ce que l'auteur propose

d'abord, c'est qu'il y ait des politiques d'investissements qui permettraient à l'agriculture d'être rentable pour ceux qui la font vivre et pour la société. C'est à cette condition seulement qu'un jeune y trouvera sa place. C'est pourquoi Mamadou/le livre demande le développement et la mise en place de politiques agricoles, d'investissements publics, la sécurisation des revenus, la garantie des emplois, etc. Ce sont des éléments non négociables pour lesquels il faudrait se battre pour les réaliser.

Malheureusement, aujourd'hui, il n'y a plus tellement de possibilités pour un jeune, ou un petit paysan, vivant en Afrique (de l'Ouest) de se projeter dans l'agriculture: les taux de crédit sont très élevés; il n'y a pas de crédit à long terme; il n'y a pas de fonds d'accompagnement pour les jeunes, comme ça se passe dans beaucoup d'autres parties du monde. Il faudra donc que les organisations paysannes à tous les niveaux se mobilisent pour essayer d'obtenir ces moyens et forger des politiques agricoles qui ouvrent la possibilité aux jeunes/petits paysans d'investir et de s'investir, ne fut-ce que pour les empêcher d'aller gonfler les nombres déjà impressionnants des chômeurs dans les villes.

Il parle souvent de stratégies organisationnelles et de discussions, réunions, sessions avec les ministères, sans lésiner sur les sigles ('Si le TEC de la CEDEAO doit ressembler en grande partie à celui de l'UEMOA, que va-t-il se passer?')... Autant dire qu'il n'a, a priori, rien de très affriolant. Et pourtant, il parvient sans aucun mal à captiver son lecteur par l'importance des questions qu'il soulève, par l'intérêt des anecdotes significatives qu'il égrène, par la profondeur de ses analyses sur les notions de développement et d'autonomie, par la clarté de sa langue...

Dieu n'est pas un paysan, le titre peut surprendre : il ne s'agit pas d'un non à toute foi à caractère transcendant, mais au fatalisme dont on a fait trop souvent le corollaire obligé des religions. Si dans tout ceci, il s'agit d'une histoire particulière, elle est sans contester appelée à rejoindre par dessus les frontières des Etats et des continents les luttes paysannes qui s'affirment aujourd'hui en Asie, en Amérique et ailleurs : histoire cachée des paysans, histoire fondatrice en tous pays du monde et probablement aujourd'hui à la base du renouvellement du monde. Mamadou Cissokho est Sénégalais, mais les frontières ne l'ont jamais empêché de s'ouvrir à l'autre et de contribuer à l'émergence de réseaux transnationaux. Il s'affranchit pareillement des clivages religieux: dès qu'il s'est lancé, avec d'autres, dans une mise en mouvement des paysans de son village, ce sont tout autant les pesanteurs de l'Islam que celles du Christianisme qui ont été bousculées. Il en ressort qu'il est vain d'espérer une aide tombée du ciel (Dieu n'est pas plus un paysan que le FMI ou la Banque Mondiale) et que '*l'Homme est le remède de l'Homme*' (même si la dialectique et la foi de Mamadou Cissokho l'incitent à ajouter '*ceci par la grâce de Dieu*'...).

Tout au long de la lecture de cette chronique longue et mouvementée apparaissent une foule de remarques pertinentes qui dénotent un esprit critique et une lucidité peu communs. On retient en particulier une prise de parti très nette pour une économie d'autosubsistance paysanne, impliquant nécessairement un protectionnisme agraire. La force et la détermination des organisations paysannes parviennent aujourd'hui à faire plier les Etats, à déjouer les pièges de la Banque Mondiale, à s'assurer de la participation de la FAO. On a le sentiment que dans cette révolution paysanne non-violente

prend sa source une vraie décolonisation qui – au-delà des soubresauts politiques – fait aujourd’hui son chemin en Afrique et dément le triste discours tenu récemment par un certain Président à Dakar...

Le travail de réflexion collective conduit dans les villages a par ailleurs porté sur une mise en perspective de l’histoire récente du développement en Afrique. Après les indépendances, ‘les assistants techniques payés par les ex-colonisateurs’ sont devenus les ‘Conseillers n° 1’ des nouveaux dirigeants à qui ils ont fourgué ‘leur modèle fondé sur un système de production agricole orienté vers la grande distribution et l’exportation. Cette politique a également accéléré le développement de centres urbains où les familles sont influencées par le mode de consommation occidental’. Sans débat, priorité a alors été donnée à l’importation de produits bon marché, ‘au détriment d’une politique agricole qui développe et protège les cultures vivrières locales et de terroir, et l’agro-industrie nationale’. Le ‘modèle’ s’est en outre traduit par la mise en place de ‘coopératives’ promues et contrôlées par les États. Cette analyse suit celle de Todaro (entre autres) qui en son temps avait formulé le ‘modèle du faux paradigme’, qui prône que le nord exporte son (faux modèle) de croissance – développent vers le sud, afin de maintenir les équilibres mais aussi la dominance du sud par le nord. Il s’inscrit aussi dans la critique qui dénonce la globalisation mais surtout le nivellement vers le bas de la qualité des denrées consommées.

Mamadou Cissokho et ses compagnons ont au contraire soutenu une approche ascendante et ils ont ‘toujours mis en avant l’exploitation familiale qui est non seulement une entreprise agro-sylvo-pastorale ou de pêcheurs, mais aussi un lieu de solidarité, d’entraide, d’éducation et de formation’. Cela ne vaut pas que pour l’agriculture vivrière, mais également pour les filières: « nous avons montré que chaque spéculation (coton, arachide ou riz) n’est pas une réalité isolée et exclusive dans la vie des paysans sénégalais. Nous avons expliqué que, pour nous, la défense de l’exploitation familiale n’était pas antinomique avec le progrès d’une spéculation et nous avons donné des exemples : la production d’un million de tonnes d’arachides, atteinte pendant plusieurs années, ne s’était pas faite sous le chapeau filière.”

L’ouvrage de Mamadou Cissokho dénonce fortement des faiblesses telles que la dépendance des aides extérieures ou l’effacement périodique des dettes (qui finit par tuer l’idée de crédit) et il souligne fréquemment les vertus de l’auto-évaluation. Dans cet esprit, il ne déroule pas une longue suite de victoires mais pointe au contraire les contradictions, les impasses ou encore les limites des démarches auxquelles il a participé (stockage, tentatives de contrôle de la commercialisation, organisation du crédit...). L’analyse de chacun des échecs provisoires illustre l’ampleur des problèmes qu’il s’agit de résoudre et favorise l’élaboration de nouvelles approches.

Aujourd’hui, le travail d’auto-organisation a toutefois porté quelques fruits et le Conseil national de concertation et de coopération des ruraux (CNCR) représente trois millions d’agriculteurs, d’éleveurs, de pêcheurs, d’exploitants forestiers et d’horticulteurs sénégalais. Le Réseau des organisations paysannes et de producteurs (ROPPA) rayonne encore plus largement puisqu’il regroupe – comme nous l’avons indiqué – des structures villageoises d’une douzaine de pays (Bénin, Burkina Faso, Côte d’Ivoire, Ghana, Guinée, Mali, Niger...). Dans une tempête économique mondiale qui valide en fait les thèses de

ces mouvements, et au moment où les paysans africains sont engagés dans de difficiles négociations, notamment avec l'Union européenne, le livre de Mamadou Cissokho est particulièrement bienvenu.

Si vous êtes partisan de l'agriculture familiale pour surmonter la pauvreté subsaharienne, si vous voulez comprendre la société civile en mouvement en Afrique de l'Ouest ou les combats d'un syndicalisme agricole naissant, si vous trouvez que la globalisation a ces limites, si vous voulez en savoir plus sur les mouvements d'agriculteurs, lisez ce livre.

Patrick Van Damme

Laboratoire d'Agronomie Tropicale et Subtropicale et d'Ethnobotanique, Université de Gand